

anglais-français-espagnol; russe-allemand; anglais-allemand; français-allemand; espagnol-allemand. Bei der Übersetzungstätigkeit, die durch Mitarbeiter der Wissenschaftlichen Forschungsabteilung der Staatlichen Leninsbibliothek der UdSSR, Moskau, und der Kubanischen Nationalbibliothek José Martin, Havana, unterstützt wurde, war des öfteren Pionierarbeit zu leisten, da für nationalgebundene Begriffe und Gattungsbezeichnungen für Bibliotheken Äquivalente in anderen Sprachen häufig fehlen. Eine *Systematische Übersicht* gliedert die im lexikalischen Teil alphabetisch geordneten Schlagwörter in etwa 120 Untergruppen und diese wieder in die sechs Hauptgruppen Kultur- und Bildungswesen. Klubwesen; Bibliothekswesen. Bibliothekswissenschaft; Buch- und Schriftwesen. Verlagswesen. Buchhandel; Bibliographie; Information und Dokumentation; Archivwesen. Das *Analytische Register der Sach-, Personen- und geographischen Begriffe* dient der vertieften Erschliessung des lexikalischen Teils. Es ermöglicht nicht nur eine rasche Information über dessen Schlagwörter und Verweisungen, sondern hilft darüber hinaus den Inhalt der einzelnen Artikel auszuwerten. Denn es sind häufig Begriffe registriert, die nur in den Artikeln erläutert werden oder Unterteilungen von Komplexartikeln bezeichnen. Die Bedeutung dieses Registers kann daran gemessen werden, dass die Anzahl der Registerbegriffe die der Schlagwörter im lexikalischen Teil nahezu um das Vierfache übertrifft. Das *Lexikon des Bibliothekswesens* abschliessend, kann es dem Benutzer dessen wesentliche Vorzüge beispielhaft verdeutlichen: Ein Maximum zuverlässiger Information lässt sich mit minimalem Zeitaufwand ermitteln und in weitreichende Zusammenhänge einordnen.

Heinz Härtl

Giuliano Manacorda, *Novecento*. (Edizioni Calderini, Bologna 1974, 172 p.)

La parution du nouveau livre de M. Manacorda est un événement important dans le contexte de la critique littéraire italienne. En Italie, l'histoire de la littérature contemporaine n'a été, en effet, que trop souvent reléguée dans quelques chapitres annexes qui prolongeaient le XIX^e siècle, ce fameux Ottocento, siècle de la gloire nationale, de l'indépendance acquise et du renouveau littéraire.

On est donc devenu, depuis une vingtaine d'années, très sensible à l'existence d'œuvres qui cherchent à unir, dans un panorama relativement complet, toutes les tendances littéraires de notre siècle et osent également aborder, avec franchise et objectivité, la délicate question des vingt ans du fascisme en Italie. Ainsi, le gros volume *Storia della letteratura italiana* consacré au XX^e siècle et complétant, bien que publié par Garzanti, les dix volumes précédemment édités par Vallardi à Milan, présente naturellement une unité du point de vue du thème. D'autre part, étant l'œuvre collective de plusieurs chercheurs (groupés sous la direction d'Emilio Cecchi et Natalino Sapegno), il réalise moins bien une unité de perspectives, une unité méthodique.

M. Manacorda est professeur de littérature italienne contemporaine à l'Université de Rome: nous devons considérer son livre comme une synthèse de longues et patientes recherches jalonnées par d'autres publications (*Storia della letteratura italiana contemporanea 1940-1965*, 1967, 411 p.; *Letteratura e cultura del periodo fascista*, 1974, 308 p.).

La conception du présent volume est fondée sur le fait qu'il existe des traits communs et bien définis qui caractérisent la littérature de ce siècle et la distinguent de celle du siècle dernier. Ceci dit, l'auteur se réfère constamment au contexte historique (social et politique d'une part, culturel et esthétique d'autre part) pour mieux insérer les tendances particulières dans l'évolution générale et pour en mettre mieux en relief les principaux représentants. Les quatre parties du livre constituent quatre axes autour desquels est disposée la progression de l'exposé.

I. La première partie (L'età del Decadentismo) examine l'importance qu'a eue, en Italie, le large courant d'idéalisme poétique qui a triomphé en Europe dans la seconde moitié du XIX^e siècle (en France on parlerait plutôt à ce propos de symbolisme, le „décadentisme" étant limité à l'existence d'une école littéraire de courte durée) et qui a trouvé trois grands représentants dans Giovanni Pascoli, Gabriele D'Annunzio et Antonio Fogazzaro. „Il Decadentismo" désigne en ce sens une nouvelle

conception de la littérature basée sur une nouvelle conception de la vie et de l'homme. Il définit d'abord une période concrète au tournant du siècle et qualifie finalement, comme le dit l'auteur, „toute une époque qui n'est peut-être pas encore tout à fait terminée“: la faillite de l'optimisme historique, de la confiance dans l'histoire, est justement l'implication la plus importante de la conception philosophique en question. Il est vrai qu'en ce sens, on en retrouve des échos tout au long du XX^e siècle, dans l'„hermétisme“, les „néo-avant-gardes“, partout, comme le dit M. Manacorda, „où l'on refuse l'histoire en tant que dimension unique et rationnelle“. „Il Decadentismo“, vu de cette manière, est l'aboutissement de certaines tendances du XIX^e siècle et constitue en même temps une lumière projetée dans notre siècle par rapport à laquelle se détermine toute tendance littéraire, y compris le néo-réalisme. L'intéressant, c'est la définition que donne M. Manacorda du rôle qu'a joué le mouvement en Italie et l'accent mis sur les traits de ce mouvement qui se sont réalisés sur le sol italien dans une mesure plus importante qu'ailleurs: le courant d'idéalisme poétique étant né en France, la culture italienne a réussi, à partir du moment qu'elle s'est trouvée en contact avec lui, à perdre beaucoup de son caractère provincial, elle a enrichi sa tradition que l'œuvre des épigones de Carducci et la perpétuelle glorification du Renouveau national au XIX^e siècle risquaient de rendre stérile. Par ailleurs, pour reprendre encore une fois ce que dit l'auteur, le retard avec lequel l'Italie a atteint le stade de l'impérialisme et de la grande industrie, et le rôle secondaire qu'elle y a joué par rapport aux grandes puissances européennes, ont déterminé certains caractères typiques en ce qui concerne les ambitions, les insatisfactions, le complexe national à la fois de supériorité et d'infériorité, termes qui se reflètent d'une certaine manière dans la littérature. Pour ce qui est du plus grand maître, D'Annunzio, M. Manacorda évoque sa revalorisation en cours et constate qu'après une période d'oubli justifié, il regagne à nouveau la place qu'il mérite dans la littérature italienne, c'est-à-dire celle d'un écrivain qui a su parfaitement joindre la tradition à la modernité et effectuer ainsi un renouvellement formel qui fait de lui le précurseur de certains courants littéraires ultérieurs (le „fragmentisme“, le „futurisme“) et dont l'influence a été profondément ressentie même par des auteurs qui ont fait tout dans la suite pour le nier.

II. La deuxième partie (*L'età giolittiana e gli inizi della letteratura del 900*) suit d'une manière assez détaillée le débat culturel et politique qui se déroule dans les pages de plusieurs revues de Florence (*Il Marzocco*, *Il Leonardo*, *Hermes*, *Il Regno*, *La Voce*, *L'Unità*, *Lacerba*) depuis à peu près le début du siècle jusqu'à la première guerre mondiale. L'auteur nous donne une idée sur les discussions politiques qui, d'abord confuses et marquées d'instabilité, s'éclaircissent en 1911, au moment de la guerre de Lybie, et sur les positions philosophiques, idéologiques et esthétiques, en général éclectiques, bellicieuses et influencées par des mythologies irrationalistes. La revue la plus importante de la période dont on parle, était *La Voce*, autour de laquelle étaient groupés les écrivains les plus importants (Papini, Soffici, Serra, Croce). Deux petits groupes à part, quoique toujours dans les limites de l'influence de *La Voce*, sont mis en évidence: les écrivains triestins (Slataper, C. et G. Stuparich, C. Michelstaedter) et les écrivains liguriens (Boine, Roccatagliata, Ceccardi, Sbarbaro, Jahier, Rebora).

En général, pour ce qui est de la poésie (c'est bien entendu le genre lyrique qui, dans une poussée antinaturaliste toujours aussi forte, l'emporte au début du siècle sur le genre narratif et le drame), l'auteur constate qu'à part quelques poètes développant la ligne du symbolisme qui conduira plus tard à l'„hermétisme“ (Onofri, Campana), on s'adonne la plupart du temps à des recherches formelles qui se concrétisent, sous leur aspect le plus spécifique, par la naissance d'une nouvelle sensibilité rythmique et par l'avènement du vers libre. Les exposés sur le „crépuscularisme“ (Gozzano, Corazzini, Govoni) et surtout sur le „futurisme“ peuvent être considérés comme l'essentiel de ce chapitre. Plusieurs points retiennent ici l'attention: M. Manacorda accorde une place assez importante à une nouvelle appréciation critique du „futurisme“ qui lui rend toute son importance réelle de „mouvement révolutionnaire-réactionnaire facilement absorbé plus tard par la politique culturelle fasciste“. Toujours à propos du „futurisme“, l'auteur redonne une toute première place dans la littérature italienne à G. P. Lucini et reconsidère la position qu'occupe dans l'histoire du mouvement la revue *Lacerba*. La dialectique du caractère à la fois „d'annunzianiste“ et „antidannunzianiste“ du „futurisme“ et du „crépuscularisme“,

parfaitement mise en évidence par l'auteur, réussit fort bien à saisir le rôle complexe joué par les deux mouvements dans l'histoire de la littérature italienne.

III. La troisième partie (La letteratura tra le due guerre) coïncide, grosso modo, avec les vingt ans du fascisme. L'exposé de Manacorda sur l'emprise fatale qu'a eue le fascisme sur la culture, et ses renseignements sur le parti pris de chaque écrivain devant le fascisme viennent à former, en effet, une ligne générale qui traverse tout le chapitre et se prolonge même au-delà de lui. Ici non plus, l'auteur ne cherche pas à simplifier les choses. Il suffit, pour le démontrer, de rappeler son image du „fasciste“ Pirandello en train de miner, de détruire toutes les bases idéologiques qui justifiaient le système dont le fascisme était l'expression historique, et en train de présenter au lecteur le même système comme dénudé, vide et prêt à s'écrouler.

La réaction typique de l'intellectuel italien à la situation nouvelle créée par l'avènement du fascisme, était une sorte d'absentéisme politique, comme le montre par exemple l'attitude des écrivains de „Ronda“ (Cardarelli, Baldini, Cecchi, Bacchelli), la revue la plus importante des années qui ont immédiatement précédé la prise du pouvoir par les fascistes. A l'opposé de cette attitude, une minorité d'intellectuels défendent la liberté et le progrès et risquent les peines les plus lourdes (Gobetti, Gramsci). En parlant de Gramsci, l'auteur résume les principes de sa critique littéraire.

Dans le cadre du même chapitre, l'auteur traite des auteurs qui seront probablement parmi les plus grands de ce siècle (Svevo, Pirandello, Tozzi, Ungaretti, Montale, Quasimodo). Et l'on doit considérer comme un signe du temps et de la modernité le fait que M. Manacorda a consacré à peine une page et demie au prix Nobel 1926 Grazia Deledda, tandis qu'il en a offert plus de six à l'„inapte“ Italo Svevo qui peut être tenu aujourd'hui, avec ses trois romans, pour l'un des écrivains les plus „européens“ de toute l'Italie moderne.

IV. La quatrième partie (Dal neorealismo alle neoavanguardia) retourne d'abord un peu en arrière du point de vue chronologique, ce qui nous permet de rejoindre les débuts authentiques du néo-réalisme au commencement des années trente. Ensuite on suit l'évolution du nouveau style jusqu'à son épuisement dans les années cinquante. Ce parcours est jalonné à la fois par des noms très connus (Alvaro, Pavese, Vittorini, Jovine, Moravia, Pratolini, Calvino, Fenoglio, Pasolini) et par des noms d'épignes qui, et c'est là l'un des paradoxes de la littérature néo-réaliste, en sont peut-être des représentants plus typiques du fait qu'ils réduisent au minimum toute médiation littéraire et esthétique, atteignent l'uniformité d'une école et élèvent le nouveau style au niveau d'un phénomène de masse; les écrivains indiqués en premier, par contre, dépassent les limites du mouvement, suivent chacun un chemin individuel et unique, chemin déterminé par une culture et une sensibilité personnelles, par diverses solutions stylistiques, voire linguistiques, et par des implications idéologiques. Le chapitre sur le néo-réalisme est très actuel: c'est un résumé tant de ses conquêtes que de ses échecs. Le message de Vittorini sur le réalisme authentique comme expression d'une culture révolutionnaire authentique est parfaitement valable en ce qu'il signale constamment toutes les déformations possibles qui menacent une activité littéraire mal conçue et mal comprise.

L'appréciation critique des „néo-avant-gardes“ des années soixante et quelques réflexions sur la situation actuelle terminent le volume. Le livre de M. Manacorda est un manuel plutôt universitaire, destiné aux initiés, il sera de peu d'utilité à celui qui voudra prendre un premier contact avec la littérature italienne. Partant d'une base méthodologique marxiste, l'auteur réussit à développer une multiplicité d'approches critiques qui garantissent le bien-fondé de ses analyses et de ses conclusions.

Ivan Seidl

Alexandru Piru, *Poezia românească contemporană 1950-1975*, vol. I (*generația vîrstnică*, 393 pages, vol. II, *generația mijlocie, generația tînărbă*, 527 pages, Editura Eminescu, Bucarest 1975).

Les historiens et les spécialistes de la littérature roumaine n'ignorent pas que c'est la prose, roman en tête, qui a pris en Roumanie, après 1944, un grand essor. Toutefois, grâce à sa richesse et sa variété, la poésie roumaine actuelle est digne du plus grand intérêt.